

un ils savent en apprécier les avantages. Vous pouvez être certain que l'endroit est assez bien connu."

Il était environ cinq heures alors. Nous descendîmes l'escalier glissant, en bois de chêne, et sortîmes dans la rue paisible. Un vent froid et âpre soufflait des montagnes, et les nids des grolles perchés dans les plus hautes branches étaient remués comme le berceau légendaire au sommet d'un arbre. Je n'avais jamais été à Winchester, et je fus charmé des vieilles et originales maisons, de la grande cathédrale, des prairies unies, des rivières tortueuses, ridées par le vent. Je me sentis calmé par la placidité particulière de ce tableau, et je ne pus m'empêcher de songer que si la destinée d'un homme devait être malheureuse, Winchester serait un agréable endroit pour y venir traîner son malheur. Un pays submergé, oublié, où l'unique changement des lentes journées ne serait que le carillon de l'horloge, et les tons divers des cloches de la cathédrale.

M. Carter avait étudié toutes les bribes de preuves relatives au meurtre de Joseph Wilmot. Il indiqua la porte par laquelle Henri Dunbar était entré dans la cathédrale, le sentier que les deux hommes avaient pris pour aller dans le petit bois. Nous suivîmes ce même sentier, et nous nous rendîmes à l'endroit même où l'homme assassiné avait été trouvé.

Un jeune garçon qui traversait la prairie, près du petit bois, vint à nous et nous montra la place exacte. C'était entre un orme et un hêtre.

"Il n'y a pas beaucoup de hêtres dans ce petit bois, dit le jeune gars, et celui-ci est le plus gros. Il est donc assez aisé pour tout le monde de découvrir l'endroit. Il faisait un temps très sec, l'année dernière au mois d'août quand le crime a été commis, et l'eau n'était pas à moitié aussi profonde qu'elle l'est aujourd'hui.

—A-t-elle une profondeur égale partout ? demanda M. Carter.

—Oh, cher monsieur, non, dit le jeune homme, c'est ce qui rend ces rivières si dangereuses pour les baigneurs ; il ne manque pas de tourbillons dans de certains endroits, mais il y a toutes sortes de trous ; et à moins d'être un très bon nageur, il vaut mieux ne pas s'y fier."

M. Carter donna six pence au jeune garçon et le renvoya. Nous marchâmes un peu plus loin, puis alors nous retournâmes et revînmes vers la cathédrale. Mon compagnon était très silencieux, et je vis qu'il réfléchissait encore. Le changement qui s'était opéré dans ses manières après la lecture de la lettre de Marguerite m'avait inspiré une nouvelle confiance en lui, et j'étais plus à même d'attendre le résultat des événements. Petit à petit la gravité de la nature du travail dans lequel je m'étais engagé s'augmenta et donna de la force à mon esprit, et je sentais que j'avais quelque chose de plus à faire qu'expliquer à mes yeux le système de la conduite de Marguerite : j'avais à remplir un devoir envers la société, en prêtant mon concours le plus puissant pour la découverte du meurtre de Joseph Wilmot.

S'il était permis à l'assassin sans cœur de ce pauvre homme, de vivre et de prospérer, et de porter la tête haute comme maître de Maudeley-Abbey, l'associé principal d'une grande maison de la Cité qui depuis un siècle et demi porte un nom honorable, une sorte de prime d'encouragement était offertes au crime dans les sphères élevées. Si Henri Dunbar avait été un être mourant de faim, qui dans un moment de folie et de fureur contre les inégalités de la vie, avait levé son bras décharné pour frapper son frère opulent pour un morceau de pain, tous les agents de police eussent été comme des chiens à la piste de ses pas furtifs, épiant son coupable visage, et ils eussent été suspendus à ses trousses jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé pour le livrer à la justice. Mais, parce que dans le cas présent l'homme soupçonné avait toutes les vertus suprêmes comprises dans des millions, la justice revêtait son plus épais bandeau, et les agents, si habiles pour traîner un malheureux de basse extraction au gibet, se tiennent à distance, et disent avec respect : "Henri Dunbar est un homme trop haut placé pour s'être rendu coupable d'un crime diabolique."

Ces pensées remplissaient mon esprit, tandis que je m'en retournais à l'hôtel *Georges* avec M. Carter.

Il était six heures et demie quand nous entrâmes dans la maison et le dîner nous attendait depuis une demi-heure, au grand regret du plus poli des garçons, qui exprima une inquiétude très grande au sujet du poisson.

Comme cet homme papillonnait toujours autour de nous pendant le dîner, je m'attendais à chaque instant à voir M. Carter aborder le seul thème qui fût de quelque intérêt soit pour lui soit pour moi. Mais il fut très long à s'y décider ; il parla de la ville, des dernières assises, de l'état de la campagne, du temps, de la prospérité de la saison où l'on pêchait la truite, de tout, excepté de l'assassinat de Joseph Wilmot. Ce ne fut seulement qu'après le dîner, quand un spécimen de dessert pétrifié, sous la forme de figues, d'amandes et de raisins, et de biscuits rassis fut apporté sur la table que le sujet sérieux s'engagea. Les escarmouches préliminaires n'avaient pourtant pas été sans dessein ; car le garçon avait été un peu animé et mis en dispositions communicatives, et il était maintenant tout prêt à nous dire tout ce qu'il savait.

Je déléguai tous mes pouvoirs d'arrangements à mon compagnon, et c'était chose assez étonnante que de voir M. Carter étendu dans son fauteuil tenant dans sa main ce qu'il appelait la carte des vins, et délibérant entre un porto de 1842 léger et élégant, et un porto de 1845 d'un bouquet plus riche et passé comme ton.

"Je crois que nous ferons aussi bien d'essayer le numéro quinze, dit-il, en tendant au garçon la liste des vins après mûre réflexion ; décantez-le soigneusement, dans tous les cas. J'espère que votre cave n'est point froide.

—Oh ! non, monsieur, le patron est très-soigneux de sa cave."

Le garçon s'éloigna, persuadé de l'idée qu'il avait affaire à deux connaisseurs.

"Vous avez à écrire ces lettres avant dix heures, n'est-ce pas monsieur Austin ?" dit l'agent au moment où le garçon rentrait portant une carafe sur un plateau d'argent.

Je compris l'allusion, et mis mon écritoire de voyage sur un buffet à côté de la cheminée. M. Carter me présenta un des flambeaux, et je m'assis devant la petite table, j'ouvris mon pupitre, et je commençai à écrire quelques lignes à ma mère, pendant que l'agent faisait claquer ses lèvres et délibérait sur son premier verre de porto.

"Très-convenable qualité de vin, très-convenable. Savez-vous où votre maître le prend ? Non, n'est-ce pas ! ah ! il le met en bouteille lui-même, je présume. Je croyais qu'il l'avait eu l'autre jour à la vente de Warren-Court, à l'autre bout du comté. Remplissez un verre pour vous, garçon et posez la carafe près du garde-feu ; le vin est un peu froid. Par parenthèse, j'ai entendu l'autre jour dire beaucoup de bien de vos vins par une personne de quelque importance, je puis le dire.

—En vérité, monsieur, murmura le garçon, qui se tenait à une distance respectueuse de la table, portant son vin avec une réelle déférence.

—Oui, j'ai entendu parler de votre maison par ni plus ni moins que de M. Dunbar, le grand banquier."

Le garçon dressa les oreilles. Je mis de côté la lettre commencée pour ma mère, et j'attendis avec une feuille de papier vierge devant moi.

"Ce fut une histoire bien, extraordinaire, par parenthèse, dit M. Carter. Versez-vous un autre verre de vin, garçon ; mon ami que vous voyez ne boit pas de porto, si vous ne m'aidez à finir cette bouteille, j'en boirai beaucoup trop. Avez-vous été interrogé dans l'enquête sur l'affaire de Joseph Wilmot ?

—Non, monsieur, répondit le garçon avec vivacité. Je n'ai pas été interrogé, monsieur ; et l'on dit que nous aurions dû être interrogés tous, car vous savez, il y a des faits insignifiants qu'une personne aurait pu remarquer, et l'autre pas, et ce n'est point la place d'un homme de se mettre en avant avec des petits détails ordinaires, vous savez, monsieur ; mais quand les

petits détails sont rapprochés les uns des autres, ils peuvent parfois être utiles, vous voyez, monsieur."

Comme il n'y avait rien dans cette réponse qui pût amener un résultat, je m'amusai à tailler le bec de ma plume, pendant que j'attendais quelque chose plus digne d'être noté.

"Quelques-uns de vos gens ont été interrogés, je crois ? dit M. Carter.

—Oh ! oui, monsieur, répondit le garçon, le patron a été interrogé tout d'abord, et puis Brigval le premier garçon, il donna ses renseignements ; mais monsieur, sans méchanceté contre William Brigval, lequel Brigval et moi avons été domestiques ensemble il y a bien des années, mais notre premier garçon n'est si bien occupé que de lui-même, de sa cravate, de ses devants de chemises et de ses boutons de chemises en or, de sa chaîne de gilet, qu'il ferait à peine attention à un tremblement de terre qui engloutirait la moitié du genre humain devant lui, à moins que l'eau et la boue produites par ce tremblement de terre ne gâtent ses habits. William Brigval est premier garçon dans cette maison depuis tantôt vingt ans, et en dehors de sa grande façon de voler à la portière d'un carrosse, pour conduire les voyageurs à leurs appartements, de tisonner le feu et un certain chic pour amener les gens réservés à commander des vins dispendieux, je ne reconnais vraiment pas une grande valeur à Brigval. Mais quant à Brigval dans une enquête, il vaut à peu près autant que le grand Turc.

—Mais pourquoi a-t-on interrogé Brigval de préférence à toute autre personne ?

—Parce qu'on soupçonnait qu'il en savait plus long sur cette affaire qu'aucun de nous, comme étant celui qui venait prendre les ordres pour le dîner. Mais moi et Elise Jane, la seconde femme de chambre, nous étions dans le vestibule quand les deux messieurs y entrèrent.

—Alors, vous les avez vus tous deux ?

—Oui, monsieur, aussi bien que je vous vois. Et vous auriez pu m'abattre d'un coup de plume, quand on me raconta après que celui qui avait été assassiné n'était plus qu'un domestique.

—Vous n'avez pas l'air d'avancer beaucoup dans votre correspondance," dit M. Carter en me regardant par-dessus son épaule.

Je n'avais encore rien écrit et je compris que ceci était une invitation à commencer. J'inscrivis la dernière remarque du garçon.

"Pourquoi avez-vous été si étonné d'apprendre que c'était un domestique ? demanda M. Carter au garçon.

—Parce que vous savez, monsieur, il avait l'air d'un gentleman, répondit cet homme. Ce n'est pas qu'il portât la tête plus haut que M. Dunbar, ou qu'il fût mieux mis, car les vêtements de M. Dunbar paraissent des plus neufs et des meilleurs, mais il avait une espèce d'air nonchalant et languissant qui est particulier aux personnes de la plus grande aristocratie.

—Quelle sorte d'homme était-ce ?

—Il était plus pâle que M. Dunbar, plus maigre et plus blond."

Je pris note des remarques du garçon, mais je ne pus m'empêcher de penser que tout son verbiage sur les manières et l'air de l'homme assassiné était on ne peut plus inutile.

"Plus pâle et plus maigre que M. Dunbar ! répéta l'agent ; plus pâle et plus maigre, n'est-ce pas ? C'est une chose que vous aviez remarquée ; mais dites-moi maintenant ce que vous auriez pu dire à l'enquête si vous aviez été appelé comme témoin ?

—Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire ; c'est bien peu de chose, et j'ai raconté le fait bien des fois à William Brigval et aux autres. Mais ils me dissuadèrent en disant que je m'étais trompé, et Elise Jane était une friponne rieuse et niaise qui ne peut jamais supporter ce que je dis. Mais je déclare très-solennellement que je dis la vérité et ne suis point abusé. Quand les deux messieurs, qu'ils regardaient tous deux, William et Jane, vinrent à l'office, celui qui a été tué avait son habit boutonné et serré sur sa poitrine à l'exception d'un seul bouton, et par l'espace laissé ouvert par cet unique bouton j'aperçus une chaîne en or qui brillait.

—Eh bien ! et ensuite ?